

# BULLETIN DU CHTV

## N° 12, JUIN 1985

«La jeunesse et l'audiovisuel»

Par Pierre EMMANUEL





# «La jeunesse et l'audiovisuel»

Par Pierre Emmanuel

On a tout dit, et l'on n'a rien dit encore, sur l'introduction de media électriques non pas seulement dans l'espace d'information de l'homme, mais dans le tissu même de l'être humain. Étant donné la magnitude de l'invention et son caractère démesurément envahissant, se peut-il que ne fasse pas problème le fait que la télévision, en vingt-cinq ans, soit devenue non seulement chose irréversible, ce qui donne beaucoup à penser sur la nature de la communication sociale à venir, mais surtout chose dont la structure actuelle semble aller définitivement de soi ? [...]

Il n'empêche qu'en un quart de siècle, une mutation pour l'instant incalculable s'est faite de la galaxie Gutenberg à la constellation Marconi, selon la belle expression de Mac Luhan, le meilleur philosophe prospectif — j'allais dire préventif — de l'ère nouvelle où nous sommes sans en être. Nous respirons au même titre que l'air une atmosphère d'images toujours en mouvement, toujours en rupture, qui nous brassent, nous choquent, nous pénètrent même si nous ne les percevons pas, et qui constituent un nouveau milieu vital aussi actif et plus immédiat que la nature, voire parfois une contre-nature s'appropriant le rôle magique de la nature désaffectée. Sur ce brassage rythmique continu, sur ce "tatouage" de l'image animée sur la chair même, Mc Luhan a des vues dont la richesse devrait induire à une nouvelle physiologie des sensations, à une nouvelle psychologie de l'inconscient.

Les adultes antérieurs à cet effet vidéo — ils détiennent en majorité l'autorité pédagogique — s'ingénient à raccorder texte et image, à rafistoler par une continuité au moins culturelle la coupure entre l'imprimé et les nouveaux médias : ils traitent encore la télévision comme un instrument alors qu'elle est un mode autonome de référence au monde, de présence au monde. D'où les efforts sans cesse recommencés pour la faire servir à la diffusion de la culture traditionnelle, et la déception sans cesse réitérée qui vient d'un problème mal posé.

Les pédagogues disent : "Parce que nos enfants regardent trop la télévision, ils ne savent plus ni lire ni écrire". Ce qui n'est pas faux, mais doit être formulé d'une manière moins négative et plus complète. Si les enfants ne savent plus ni lire ni écrire, "la faute" n'en est pas à la télévision. Celle-ci a révélé, par son instantanéité et sa globalité mêmes, que le monde, sur le petit écran, pouvait se dire incomparablement mieux et saisir l'être en des couches bien plus profondes que s'il se lit à livre ouvert. Toute la culture intellectualiste allant de l'analyse qui distance à l'articulation séquentielle des concepts en a été atteinte dans sa légitimité rationnelle.

L'image, ce tout vivant en train de se tisser dans l'être même, s'interpose et occupe le champ sensoriel. Longtemps tenue systématiquement pour "maîtresse d'erreur et de fausseté", l'imagination devient pédagogue, sans titres universitaires, bien entendu. Des populations d'enfants de plus en plus étrangers à la culture des livres n'apprennent littéralement plus rien de ceux-ci parce qu'ils tirent le plus vital de leur expérience, c'est-à-dire le plus obscur et le plus clair, du spectacle gestuel, visuel et sonore autour d'eux comme en eux. Ce spectacle, cet espace, invite à la participation de tout l'être : il est à la fois monde et image, chacun né de l'autre dans une amplification d'échos sans fin. Ce pandémonium, cette orgie de sensations qui s'appellent et se compénètrent, les adultes les tolèrent tant bien que mal comme d'inévitables sous-produits de l'abondance, et ils y résistent en se rassurant par des habitudes culturelles qu'ils essaient en vain de mettre au

présent pour leurs enfants.

En cela, depuis presque deux générations, ils ne font que durcir leur déception et fossiliser davantage leur culture. Si leurs enfants ne savent plus ni lire ni écrire, c'est simplement parce que leur formation, dans l'univers qui est déjà le leur, ne peut plus commencer par là. Elle commence à la source de l'expérience infantile, par les images où l'enfant est englobé, avant d'en venir aux opérations abstraites de lecture et d'écriture, que d'ailleurs, l'audiovisuel pourrait illustrer d'une manière dynamique, comme toute autre matière d'enseignement. Dans le monde où la jeunesse est barattée viscéralement par les tourbillons d'une énergie protéiforme, un monde si différent de celui avec lequel apparemment il coïncide et que les adultes tentent encore de perpétuer, les adolescents — avec un désarroi et une hâte que les adultes ont peine à imaginer — se cherchent une identité qui les intègre organiquement jusqu'à faire corps avec tout ce qu'ils sentent. Peut-être convient-il d'exploiter, d'orienter, l'activité spontanée, presque instinctive, de la jeunesse en quête de son identité, pour la mettre en état d'acquiescer rapidement, selon des rythmes neufs en pédagogie comme en morale, non pas un programme a priori de connaissances, mais l'autodiscipline nécessaire au choix des véritables besoins. Ce qui serait très exactement lui enseigner à se former elle-même.

Il est surprenant que les adultes s'intéressent aussi peu à cette intégration du savoir et de l'expérience chez des enfants qui leur échappent presque entièrement, du fait de la vie moderne et de l'état présent de la famille ; des enfants dont le destin dépend de plus en plus de la seule instruction publique. Est-ce parce qu'eux-mêmes, ces adultes, ils ont refoulé toute trace de leur croissance intérieure à l'âge le plus critique de leur vie, celui de la mue ? Entre autres choses qu'ils ont oubliées, ils ne savent plus que l'enfant est incomparablement plus intuitif que l'adulte, même s'il ne sait utiliser son intuition que pour pâtir ou pour jouir. C'est ainsi qu'un enfant de six ans peut avoir, au tréfonds de son être, l'expérience muette d'un vieillard, et, comme tel, nous apparaître en juge ; et tout enseignant qui laisse ses élèves s'exprimer librement en poésie constate que certains traduisent, avec une intensité et une profondeur saisissantes, des pressentiments qu'ils n'auront plus une fois adultes, sur les grands conflits de l'âme et du destin.

Cette synchronicité inconsciente de la mémoire archaïque se double aujourd'hui d'une présentation "en direct" de tout ce dont l'homme est capable sur tous les plans, même les pires. La réalité humaine exhaustive que l'éducation tient en partie cachée ou neutralise par la distance, est soudain concrétisée, projetée dans le psychisme de l'enfant occidental qui ne fait qu'un avec son univers. Dès lors, l'hypocrisie de l'âge adulte s'écaïlle comme un maquillage mal fait et révèle à l'enfant la puérité, la précarité, de nos systèmes de défense. Au contraire, chez cet enfant traumatisé, livré sans position de repli à l'instantanéité, à la simultanéité, à la discontinuité des changements chaotiques du monde, une expérience de l'être s'ébauche même s'il ne peut, en général, élucider les images qu'il en subit. Méditons, rapporté par Mc Luhan, ce mot d'un cadre d'IBM parlant de ses enfants : "Si je les compare à leurs grands-parents, ils auront vécu plusieurs vies avant d'entrer en première année".

Cette jeunesse qui refuse le passé historique ou qui a du mal à le concevoir — qui n'est donc pas psychiquement protégée par la continuité qu'il assure — contient pourtant, à l'état latent et confus, les forces mythiques permanentes de l'homme. Elle commence à tout instant à partir de ce substrat et réagit en conséquence avec quelque chose de la mentalité du primitif. Inculte — au sens que les adultes donnent à ce mot — elle est potentiellement plus éveillée qu'eux dans l'ordre sensoriel, imaginaire et sensible. Elle ne sait pas raisonner à la façon de ses aînés, si tant est qu'ils le sachent comme ils le croient eux-mêmes : mais elle sent, elle éprouve de tout son être comme à coup sûr ils n'ont jamais éprouvé ni senti et comme ils n'en ont aucune idée.

Cette capacité rend la jeunesse essentiellement poétique, même si elle ignore ce qu'est la poésie. Tout le monde en France l'ignore depuis des siècles, hormis les poètes : et ce n'est pas l'enseignement traditionnel qui

peut faire comprendre que la poésie est non pas un art d'agrément, mais une activité d'enfantement, une intuition constitutive de l'homme. Activité inventrice d'images qui figurent l'homme à lui-même en ce qu'il a de profond, d'illimité, d'encore à naître, d'irréductible à tout savoir ; activité qui, à jamais, empêche l'homme de devenir une espèce finie, un futur fossile. Voilà pourquoi l'explosion d'images électriques annonce sans doute une nouvelle étape de la fonction imaginante, et correspond, parce qu'elle l'a suscité, au besoin collectif d'expression d'une jeunesse qui étouffe ou s'étiolle dans les formes anciennes et doit se créer son propre lieu.

Sans doute la singularité de l'acte créateur ne peut-elle être immédiatement perçue par l'être jeune. Mais ce qu'il perçoit, c'est une certaine aspiration collective qui s'ébauche et croît par le rythme, par le geste, par l'ivresse contagieuse de l'image et du son. À la culture intellectualiste correspondaient la distance physique et affective entre les êtres, l'égoïsme des esprits ; à la culture électronique semblent correspondre une participation communautaire, la recherche érotique du contact, le goût du travail oblatif en équipe où les personnalités se forment les unes par les autres, obéissantes à un dessein commun.

Rien n'est plus révélateur à cet égard que de mettre à la disposition d'une classe de jeunes adolescents, pendant un temps suffisamment long, un équipement de télévision légère. Presque tout de suite, la hiérarchie des compétences déterminée par le travail scolaire traditionnel se défait et cède la place à un groupe tout autrement et plus solidement structuré, autour de personnalités nouvelles qui imposent leur autorité par la rapidité de leur apprentissage technique ou par leur intuition des possibilités de l'instrument. Ainsi l'on s'aperçoit que les prétendus meilleurs ne le sont que dans un certain ordre, et que d'autres peuvent l'être dans un ordre différent auquel l'école ne leur donne pas accès d'ordinaire. Pour l'instant, de telles expériences sont éphémères ou soigneusement circonscrites, ce qui évite de mettre radicalement en cause le système actuel d'enseignement linéaire et de compétition sur des savoirs abstraits. Mais attention ! De plus en plus, les dispositions naturelles restées en friche, parfois éveillées l'espace d'un éclair pour être refoulées au futur antérieur, constituent une masse d'énergie instable qui, dans l'irréalité grandissante d'une inexistence scolaire ou sociale jour après jour plus impatiemment endurée, couve parfois les pires violences ou se comprime dans un définitif désespoir.

Aussi notre sujet : la jeunesse et l'audiovisuel, est-il lourd des questions les plus graves pour l'avenir de l'une et de l'autre. Nous ne résoudrons pas à coups de statistiques sur le nombre d'heures que passent les enfants devant leur poste ou que la télévision consacre aux enfants. Ces statistiques ont certes leur importance relative, et l'on pourra juger par elles, par exemple, de l'effort de la radio-télévision en faveur des jeunes : effort dont les intentions seront précisées par l'analyse thématique des programmes. Personnellement, ce n'est pas le temps de l'enfant devant la télévision ou à la télévision que je choisirais comme objet principal de notre étude. Encore pensé-je, et sans doute ne suis-je pas le seul dans ce cas, que ce pays ne s'intéresse pas assez à sa jeunesse et que celle-ci, pour bien des raisons dont l'une est qu'elle n'a pas l'habitude d'en débattre en dehors de sa classe d'âge, a trop rarement l'occasion d'interpeller sur son propre destin la communauté nationale dont elle fait partie. C'est là chose d'autant plus regrettable qu'aujourd'hui les jeunes votent à dix-huit ans, sans que cette majorité légale corresponde évidemment à rien ni sur le plan de l'éducation, ni généralement dans la conscience des adultes. Or, cette jeunesse est, à très court terme, la seule force de renouvellement de la France dans tous les domaines de l'invention nécessaire, qu'il s'agisse des techniques ou des rapports humains. Voilà qui devrait appeler un autre style de dialogue entre générations, particulièrement grâce aux médias de masse.

Deux cultures sont désormais en présence, l'une du discours, l'autre de l'image : la culture livresque des aînés, naguère unique et maintenant antérieure, et la culture électronique des cadets, dont l'expression implique tous les sens. Ces deux cultures doivent se naturaliser l'une à l'autre et progressivement se

conjuguer. Pour l'artiste dont la pensée fut toujours plus symbolique que discursive, ce mélange est dans l'ordre des choses, il comble un manque dans notre civilisation trop objectivée, trop mécanisée : il peut refaire l'unité de l'homme. Il a pour but non de sacrifier une rationalité qui a prodigieusement élargi notre emprise extérieure, mais de remédier au vide intérieur qui en résulte, à la massification, à l'anémie de la vie subjective, à l'annihilation de cette part psychique de l'être par laquelle l'osmose interpersonnelle et cosmique se fait.

D'une manière confuse mais particulièrement énergique, cette osmose se rétablit à l'échelle planétaire grâce aux nouveaux médias. Mais précisément parce qu'elle s'opère à cette échelle et non au sein de groupes humains différenciés, le risque de manipulation d'un psychisme laissé en friche par la culture antérieure menace plus que jamais nos consciences incertaines, surinformées, dirigées, téléguidées. Heureusement, la disparition des corps intermédiaires est ressentie de plus en plus comme une dépersonnalisation contre laquelle beaucoup se battent en recréant des communautés : l'aspiration des régions, des ethnies, le difficile retour à des traditions et à des solidarités locales sont des cas particuliers de cet effort de la substance humaine pour restaurer son intégrité. Cet effort souvent marginal, improvisation pathétique d'une vie nouvelle, beaucoup de jeunes s'y donnent sans le support d'aucune communauté existante. La vraie tâche culturelle est aujourd'hui de les situer, au même titre que les adultes qui souffrent du même manque, dans l'animation des communautés à taille humaine qui seules — s'il n'est pas déjà trop tard — peuvent lutter contre l'annihilation faussement sécurisante dans une masse indifférenciée.

Dans cet ordre d'idées, une question me paraît ici essentielle : que ferait la jeunesse avec une radio-télévision à sa portée ? À côté — ou à la place — de la radio et de la télévision de masse, ne peut pas ne pas naître, quels que soient les empêchements qui y seront mis, une radio et une télévision communautaire d'amateurs, une expression audiovisuelle aussi libre et polyvalente que l'écriture et comme elle à la portée de tous. Elle en est encore à ses balbutiements, mais dans dix ans elle aura l'âge adulte. C'est elle qu'il faut préparer, avec et par les êtres jeunes.

Par exemple en imaginant ce que pourraient produire, tout au long d'un cycle scolaire, deux heures hebdomadaires de télévision. Non pas de télévision-tableau noir ou d'écoute critique en classe, mais de loisir créateur en équipe, équipement technique en mains. Maîtriser la télévision, c'est cela : apprendre à filmer, c'est-à-dire à voir autrement, avec une tout autre intensité d'attention, une réalité que l'on se représente au montage, en s'impliquant en elle du début à la fin. Apprendre donc à cultiver son regard, à le garder des stéréotypes, des images-slogans, du conformisme esthétique et social inculqués par le petit écran ; travailler à réduire autant que possible l'impudeur de la caméra, sa fausse objectivité, sa manipulation des personnes et des choses ; exercice de respect du réel qui demande qu'on s'incorpore tout entier dans la réalité vue et ressentie. On peut concevoir un tel travail en équipe, tous à tour de rôle, techniciens, animateurs, acteurs, spectateurs ; et que ces équipes soient toutes temporaires, se dissolvant et se recomposant avec des éléments nouveaux pour constituer par ce brassage régulier un milieu. Milieu plus intérieurement mobile que le nôtre, et plus actif sur lui-même en profondeur. Par lui se formerait, de proche en proche, un tissu nerveux de l'imaginaire analogue à celui que sans doute le moyen-âge des grandes formes a connu dans tout le monde chrétien.

Ainsi, par une contagion féconde, pourraient surgir un peu partout des images non-discursives, non préétablies par des scénarios, mais naissant de rien, du fond de l'être, comme les grandes images du rêve. Comme celles de la musique ou de la poésie. Images spatiales et cinétiques, ayant leur structure esthétique propre et leur loi de métamorphose : cohérentes à cette part de la réalité humaine que toute explication ou prétendue élucidation logique laisse échapper. Nous pouvons pressentir ce que seront ces images : elles emprunteront leur dynamisme à des correspondances sensorielles qu'elles

réinventeront, qu'elles défouleront, en se créant. Les formes nouvelles s'éloigneront sans doute de la tradition occidentale récente : mais progressivement, s'assurant de leur logique globale, s'orchestreront en elles des forces de l'homme dont l'oubli ou le mépris séculaire l'ont mené au bord de l'effondrement massif.

**Pierre Emmanuel**

**Inédit, Marly-le-Roi, 7 décembre 1977**

Allocution de Pierre Emmanuel, président de l'Institut National de l'Audiovisuel pour l'ouverture du Colloque organisé par le Secrétariat à la Jeunesse et aux Sports sur le thème "Les jeunes, la radio et la télévision"